



Patrimoines en tension, les paysages industriels

En réunissant une trentaine de spécialistes sur le thème des paysages du patrimoine industriel, dans les magnifiques locaux de l'ancien évêché de Troyes, en octobre 2022, le comité scientifique que présidait Denis Varaschin avait pour ambition, non de fournir des références supplémentaires pour la liste du patrimoine mondial, mais plutôt d'ouvrir les typologies à une grande diversité de paysages, grands ou modestes, évidents ou parfois difficiles à observer, mais toujours fascinants. Un paysage est une unité physiologique et fonctionnelle. Il importait alors de dépasser l'énumération de ses composantes pour déceler ce que les vestiges ou les paysages en construction peuvent contenir de dynamiques parfois contradictoires mais toujours issues de la demande sociale. C'est pourquoi la question des lectures de paysages, fondamentale, occupe la première partie de la publication. Les outils d'observation ont enrichi nos approches, et ils constituent la deuxième partie. Enfin, les nouvelles problématiques, en lien étroit avec les transformations récentes de la société nous orientent vers les questions d'aménagement et de prospective. C'est notre troisième partie. Une place a été réservée à quelques auteurs de l'Association qui organisait le colloque, l'APIC, Association pour le patrimoine industriel de Champagne-Ardenne, longtemps collaboratrice de l'association internationale, TICCIH. En effet, à la demande des présidents Bergeron et Casanelles, l'association a expérimenté de nombreuses thématiques dans lesquelles le paysage industriel avait sa part.

Ces liens et notre expérience au sein des associations (TICCIH, CILAC, APIC) ont largement conditionné l'espace de nos recherches. Tout d'abord, TICCIH s'était orienté vers l'étude des pays anciennement industrialisés et les premiers touchés par les désindustrialisations, essentiellement l'Europe nord-occidentale et l'Amérique du Nord. Louis Bergeron puis Eusebi Casanelles, avaient, quant à eux, impulsé des actions de collaboration avec les pays méditerranéens et l'espace latino-américain.

Mais il restait tout un monde à intégrer dans notre étude, à savoir les pays d'Afrique et l'Extrême-Orient, dont la relation au passé industriel en général issu de la colonisation, et toujours sensible: il semble que cette situation commence à évoluer mais la route est encore longue et les études sont tout juste émergentes. Dans beaucoup de ces pays anciennement assujettis, il s'agit d'un patrimoine en péril car rejeté, voire ignoré. Ainsi, plusieurs collègues ont renoncé à adresser leur article du fait des difficultés administratives et académiques qu'ils rencontraient. Nous restons attentifs.

Le paysage industriel, une longue marche vers la reconnaissance¹

Ensemble des vestiges que la société issue de l'industrialisation avait produits et plus ou moins délaissés, il est clair que le patrimoine de l'industrie, ainsi défini, est né de fortes tensions et de débats acharnés. Comme sujet d'études, le patrimoine industriel a reçu sa reconnaissance internationale en 1973 à Ironbridge, en Angleterre, date de la fondation de l'association internationale de patrimoine industriel, TICCIH, qui a célébré son XXe congrès en août 2022 à Montréal. Cependant, dès le départ, un malentendu s'est installé, qui allait diviser pour longtemps la communauté scientifique. Défini comme le produit de la révolution industrielle dont le berceau était fixé en Grande-Bretagne, le patrimoine industriel – et donc son paysage – n'étaient pas antérieurs à la fin du XVIIIe siècle ! C'était rayer de la ligne du temps ce qu'avaient pu être, dans leur physiologie, et rassembler, comme population, les grands ports, les grands chantiers, mais aussi les industries textiles, métallurgiques et verrières des villes et des forêts, parfaitement identifiées dès la fin du Moyen Age, pour l'Europe occidentale. Leurs vestiges sont peu nombreux² et ne rendent qu'imparfaitement compte du paysage qui devait en résulter. Les ignorer n'est pas concevable, d'autant que des documents fondamentaux,

comme les albums de Groff,³ qui combinent les paysages de la mine avec les étapes du travail, les reconstitutions en maquette⁴ et aujourd'hui en 3D⁵ aident à comprendre leur importance spatiale et fonctionnelle, ainsi que leur importance relative dans les développements chronologiques des sites.

Le paysage n'apparaît ni dans les textes ni dans les représentations (peintures, illustrations de manuscrits), avant le XVIIe siècle Est-ce à dire qu'il n'existe pas avant cette date ?

On constate par contre que la notion de paysage accompagne celle d'aménagement du territoire, et c'est ce qui se passe, dès le XVIIe siècle, aux Pays-Bas.⁶ Il apparaît cependant que cette notion est conjuguée à celle de propriété privée, car les mises en valeur des zones humides ou des abords de forêts, lorsqu'elles ont été menées, entre les XIIe et XIVe siècles par les seigneurs laïcs et ecclésiastiques, dans un contexte d'attributions domaniales emboîtées, n'ont pas donné lieu à des plans ou des vues en perspective, avec des limites précises, mais toujours à des descriptions assorties de listes d'impôts.⁷ Avec l'irruption de la propriété privée, à la fin du Moyen Age, il est nécessaire d'identifier ce que l'on possède d'où les visites de propriétaires et la rédaction d'actes notariaux, de plus en plus abondants, assortis de dessins. Enfin, les explorations et la création de vastes empires dès le XVIe siècle, rendent la cartographie et les représentations des nouveaux pays de plus en plus nécessaires. Les vues cavalières, particulièrement prisées, et les scènes militaires décorent les intérieurs les plus somptueux, pendant que les ouvrages imprimés abondent de représentations des domaines d'un nouveau type, comme celui des plantations ou de l'exploitation minière. La carte, nouvel outil d'information mais aussi d'influence et de propagande, synthétise sur un même document la côte et son arrière-pays afin d'apporter toutes les précisions pour le lecteur et l'inciter éventuellement à venir rejoindre les colons déjà installés.

En ce sens, le paysage industriel est bien un paysage aménagé, que sa base soit ou non agricole⁸. Dans tous les cas, l'évocation du paysage, en peinture, en gravure ou sur le papier, évoque la modernité et la puissance⁹.

Quelques représentations de paysages industriels dans la première moitié du XIXe siècle vont dans ce sens, et participent soit du sublime, soit du pittoresque. Elles émanent des premiers pays industrialisés, en particulier ceux de Grande-Bretagne. Elles ont largement orienté notre connaissance des paysages industriels des derniers siècles.¹⁰ Elles font débat aujourd'hui.

La Grande-Bretagne avait fait de sa faiblesse sa force du futur : alors qu'à la fin du Moyen Age elle est encore et avant tout une grande productrice de laine et qu'elle développe sa flotte de commerce vers la Baltique et la Méditerranée, la « faim de bois » qui la menace conduit le roi Jacques Ier à signer, en 1604, un édit qui réserve le bois de construction pour la marine uniquement. Les Anglais se tournent alors vers le charbon de terre pour les autres usages, avec les conséquences que l'on sait : exploitation des mines de plus en plus profondes, problèmes d'exhaure, et recherche d'un moyen pour pomper l'eau plus facilement, etc. L'utilisation du charbon dans la métallurgie permet une production décuplée. Le premier pont de fer, Ironbridge, édifié en 1777 sur la Severn, au cœur d'un paysage industriel formé précocement, est devenu (désormais) une référence absolue. Tout près, les installations métallurgiques de Coalbrookdale¹¹ grandioses et effrayantes, ont inspiré le peintre, dans une des plus puissantes compositions de l'époque traitant d'un sujet industriel.

Il n'en va pas de même en France où, à part l'éclatante exception du peintre Bonhommé¹² l'industrie, au XIXe siècle, est exaltée par les spécialistes ou par la littérature enfantine¹³ alors que la vogue du Moyen Age s'empare d'un large public, celui de Charles Nodier, celui qui lit avec passion *Notre-Dame de Paris*, celui qui suit les travaux de Viollet-le-Duc. Le résultat tangible de cet engouement est la création du Musée des Monuments français et, surtout, la promulgation de loi de 1913, par laquelle un monument national se définit par son histoire et son esthétique. Cette définition aura, pendant longtemps, des effets extrêmement négatifs pour le patrimoine industriel, jugé trop récent pour avoir une valeur historique, et laid, suivant les critères des Beaux-Arts issus de la Renaissance.

Pourtant, parmi les nouveaux outils à la portée du plus grand nombre, la diffusion de la carte postale, portée par le prix modeste du timbre, va modifier l'approche strictement architecturale du paysage industriel. Car, en cette fin de XIXe siècle, tout est photographié, et en détail. Loin des formules élitistes, peut-être du fait de la multiplication des producteurs locaux de cartes postales, présents dans le moindre village, les ensembles productifs, qui font la fierté du lieu, et que l'on donne à connaître ont leur place côté des immanquables châteaux et cathédrales. Ce nouveau discours appuie et consolide celui de l'Instruction nationale, qui a introduit dans les classes primaires l'enseignement de l'histoire et de la géographie locales. Tout en ayant une valeur documentaire, qui n'est pas à négliger, ces cartes postales ont introduit d'autres regards, d'autres perspectives, qui allaient bien au-delà du rendu de la chose vue : un sens de la mise en scène, du cadre, de la prise de vue, du contenu le plus souvent descriptif mais parfois symbolique. La carte postale industrielle mériterait une étude plus approfondie que ce qui a été destiné, jusqu'à présent à ce type de produit.¹⁴

Un équipement législatif suffisant ?

La loi de 1913 ne sera pas modifiée dans ses grandes lignes, avant Malraux. Elle est la référence jusqu'aux années 1960. Cependant, elle n'est pas le seul acteur culturel qui a pu influencer sur la conception française du patrimoine. Le Touring Club de France, fondé en 1890, aura aussi beaucoup d'impact et sa revue atteindra de plus en plus de foyers, amateurs de randonnées à vélo, et plus tard, en automobile. Il se situe dans la logique de la loi de 1913 et en renforce l'application, en consacrant les paysages pittoresques, en particulier de montagne¹⁵ en caractérisant les provinces françaises au nom de traditions locales parfois recréées et en gommant toute activité de caractère industriel pour valoriser un artisanat et des savoir-faire pas parfois suscités. L'association fabrique un véritable discours sur la France et son patrimoine, la France des châteaux et des cathédrales, qui sera retranscrit dans les guides de voyage et les cartes et les dépliants touristiques, en résonance aux discours contemporains sur « l'ordre éternel des champs ». Peu à peu, cependant, au fur et à mesure que les structures d'État s'emparent du domaine du tourisme et de l'action culturelle, l'association s'efface pour disparaître en 1983.

Elle a marqué les générations pendant un demi-siècle. Elle aura façonné le goût du grand public au point que certaines décisions de Malraux (comme le classement du Train Bleu, le mythique restaurant de la gare de Lyon), ont pu apparaître, sur le moment, comme une lubie de grand intellectuel.

Cependant, à partir de 1962, la mise en place de l'Inventaire général des monuments et richesses artistiques de la France et la création des « secteurs sauvegardés », infléchissent durablement la politique culturelle en France et élargissent le concept de monuments nationaux hérités de la loi de 1913.¹⁶ Des expositions appuient cette orientation et s'intéressent à des édifices familiers de notre environnement mais rendus transparents par l'habitude : ainsi, les gares, sont-elles des monuments historiques ? C'est ce qu'affirme la très importante exposition de 1976 au Centre Beaubourg, et notre regard en a été changé!¹⁷

Les années 1980-1990 ont été celles des avancées les plus marquantes, grâce à l'implication de l'État. Ainsi, la gare d'Orsay n'aurait pu devenir le musée que l'on sait, inauguré en 1981, sans la position ferme de l'État face à des entreprises immobilières qui rêvaient de faire des appartements de luxe face au Louvre ; nous devons la Corderie de Rochefort, en Vendée, à l'opiniâtreté du contre-amiral Maurice Dupont, qui a dirigé le sauvetage du site avec des volontaires qu'il a su galvaniser ; plus près de nous, Noisiel a dû sa renaissance au fait que, le site étant protégé, il a bénéficié d'une restauration scrupuleuse avant de devenir le siège de Nestlé-France. Des réussites, donc, mais aussi des destructions et des abandons qui ont injustement brouillé les paysages. Ainsi, Paris, ville de grandes usines jusqu'aux années 1970, a perdu presque toute son activité industrielle intra-muros et sa ceinture d'usines d'automobiles que les projets sur l'Île Seguin ne vont certes pas faire revivre. Tout cela nourrit un débat de société, un débat fort, à l'égal de celui que vécurent les révolutionnaires de 1791 lorsqu'il fallut prendre position sur le devenir des monuments issus de l'Église et de la Noblesse. L'Abbé Grégoire attribua au vandalisme, mot forgé pour la circonstance, c'est-à-dire œuvre de barbare, d'inculte, les destructions des châteaux et des cathédrales, qui étaient, disait-il, certes à destination aristocratique mais surtout, l'œuvre du peuple.

C'est ce même argument qui a permis de sauver des monuments aussi emblématiques aujourd'hui, que l'ancienne usine Motte-Bossut de Roubaix alors menacée de destruction et qui abrite aujourd'hui les Archives du Monde du Travail!¹⁸ Les progrès sont toutefois lents et la part des XIXe et XXe siècles dans la liste des monuments protégés représente un faible pourcentage, moins de 10 %. Notons toutefois que, dans le souci de souligner les monuments du XXe siècle qui apparaissent peu dans les propositions de classement, le ministère de la Culture a créé entre autres labels, le label XXe siècle!¹⁹

Parallèlement, des travaux sur les paysages industriels par nos voisins surtout belges et italiens, étaient diffusés et commentés.²⁰ Loin de se contenter de l'étude des sites, ils avaient entamé une réflexion théorique sur la nature du patrimoine industriel, en privilégiant de vastes ensembles évolutifs, semés d'édifices originaux, qui caractérisaient, selon eux, le temps des usines.

Ces ensembles pouvaient être avoir une morphologie variée et dont l'origine était antérieure au XVIIIe siècle. Ainsi, les Italiens soulignaient la diversité des formes d'industrialisation précoce du piémont alpin, dès le XIVe siècle, grâce à un équipement hydraulique élaboré associées aux débuts d'un machinisme et d'une répartition des tâches de nature moderne. En ce sens, le cas de Bologne était paradigmatique et la reconstitution des machines à filer la soie, mues par un réseau de canaux souterrains était spectaculaire. Pour eux, il y a eu une « révolution industrielle » sur l'eau, à la fin du Moyen Age²¹ et une bonne part de l'industrialisation du XIXe siècle est due à l'énergie hydraulique et, plus tard, à l'hydroélectricité, produite par ces créateurs de paysages exceptionnels que sont les barrages, de plus en plus gigantesques.²²

Cette approche, largement diffusée et commentée par Louis Bergeron, se heurtait à la tradition française des Monuments Historiques, comme cela a été évoqué. Les Allemands, par contre, avaient lancé dans les années 1980 une opération qui reste un modèle pour la réhabilitation d'une région déterminée, celle de l'Emscher Park, entre Dortmund et Düsseldorf, dont quelques éléments ont été inscrits depuis sur la liste du Patrimoine mondial (Mine Zollverein, 2001). Il s'agissait, en une dizaine d'années rigoureusement programmées, de restaurer toutes les formes d'habitat et singulièrement les cités ouvrières de

la firme Krupp, assainir l'Ems, affluent devenu un égout du Rhin, faire des usines abandonnées des ensembles de logements et de bureaux, et reconvertir les constructions les plus monumentales en centres culturels, comme le gazomètre d'Oberhausen. Le résultat est à la hauteur de l'ambition du projet.

Le classement de la mine Zollverein, en 2001, fait partie d'une série qui marque une nouvelle orientation de la part de l'UNESCO. Avant cette date, des sites et des paysages industriels avaient été inscrits sur la liste du patrimoine mondial, mais rarement en tant que tels. Ils ne sont d'ailleurs pas nombreux, moins de 10% depuis l'origine, tout simplement parce que l'UNESCO, branche de l'ONU en matière culturelle, avait été offerte à la France et que celle-ci, tout naturellement, avait mis en place au niveau international les critères culturels qui étaient les siens et qui ont été exposés plus haut. Les choses changent à partir de 2000, à la suite du Congrès de Londres de TICCIH, et à l'initiative de Sir Neil Cossons, fondateur de TICCIH et président du Science Museum de Londres: TICCIH devient consultante pour l'UNESCO en matière de patrimoine industriel. S'ensuit une cascade de nominations totalement validées par les experts de TICCIH.²³ Ce moment privilégié a été de courte durée car, depuis quelques années, ICOMOS, l'association qui prépare les candidatures pour l'UNESCO, ayant fondé sa propre section de patrimoine industriel, le recours à TICCIH est pratiquement abandonné et les critères d'analyse et de sélection ne sont plus les mêmes. Cependant, les candidatures forcent les institutions à évoluer, par elles-mêmes. Ainsi, la candidature des salines de Salins a conduit à repenser celle d'Arc-et-Senans. Ce site avait été classé en 1982, avant tout comme exemple de l'œuvre utopique de l'architecte Claude-Nicolas Ledoux. C'était confondre la construction d'une manufacture royale et l'œuvre écrite par son architecte, Ledoux, un quart de siècle plus tard.²⁴ La nomination du site de Salins en 2009 a rebattu les cartes et a permis une redéfinition du site d'Arc-et-Senans dans la problématique de la production de sel sous l'Ancien Régime, une production à la fois stratégique et rentable pour la Couronne.

Nous devons cependant à cette étape, un changement d'optique remarquable: sous l'impulsion de TICCIH, les nominations les plus prometteuses ont été celles des usines de la vallée de la Derwent, en 2001, et le Bassin minier du Nord – Pas-de-Calais, en 2012.

Dans les deux cas, il s'agissait d'ensembles de sites du patrimoine industriel, indissociables de leur environnement et créateurs de paysages spécifiques. Malgré tout, l'UNESCO, ne les a pas inscrits en tant que paysages industriels, une catégorie qui n'existe pas dans son classement, mais en tant que « paysage culturel évolutif ». Est-ce une façon de limiter l'importance du patrimoine récent, au sein des nominations ? Par contre, elle a poussé la candidature des « Coteaux, maisons et caves de Champagne » à prendre davantage en compte le patrimoine industriel (2015).

Les paysages de l'industrie en tension ?

Qu'est-ce qu'un paysage, pour un historien de l'industrie? En empruntant sa définition à Franco Borsi²⁵ le paysage industriel est le produit de l'effort humain, le résultat, au moment où je le contemple, des interventions que l'homme y a opérées et en modifient sa dimension environnementale. L'erreur serait pourtant de considérer le paysage comme le témoin de toutes les strates qui le composent. S'il témoigne de la dernière strate, il ne laisse apparaître que des informations lacunaires des étapes précédentes qu'il faut savoir interroger. Le paysage industriel a donc une histoire et une archéologie.²⁶

Trois grandes étapes de l'industrialisation marquent, de différente manière, l'héritage industriel. Ce sont l'industrie avant l'industrialisation, les siècles de l'industrie depuis l'invention de l'usine à la fin du XVIIIe siècle jusqu'aux grandes désindustrialisations du dernier tiers du XXe siècle, et enfin la période actuelle, aux nombreux rebondissements dus à l'irruption de l'électronique et de ses applications.

Les vestiges de l'industrie avant l'industrialisation abondent, que ce soient des petites structures ou de très grandes concentrations. De nombreuses études renvoient à des situations industrielles où de vraies structures d'entreprises ont été mises en place et qui démontrent que le progrès, en cette matière non plus, n'a pas été un processus continu et de plus en plus complexe, mais un système plus ou moins élaboré selon les ressources, la main-d'œuvre et, surtout, le marché. De futures études nous permettront d'affiner cette longue durée au cours de laquelle, dans le cadre du village ou de la ville industrielle, un groupe se procure la matière première, organise le travail et écoule le produit fini Cette longue durée a pu concerner la métallurgie comme le textile²⁷. Nous connaissons mieux la séquence qui suit *grasso modo*, la Grande Peste de 1346, et qui se poursuit, malgré les troubles politiques,



La Colònia Sedó d'Esparreguera (Catalogne, Espagne), illustration exemplaire d'une cité-usine du XIXe siècle. ©Ajuntament d'Esparreguera

jusqu'au XVIII^e siècle. Parce que nous interrogeons les documents différemment, nous constatons la présence des femmes dans bien plus de corps de métiers qu'on ne l'imaginait. Le paysage industriel est le plus souvent urbain, mais les concentrations industrielles existent aussi sur les gisements métalliques et minéraux et le long des voies d'eau, aménagées pour l'énergie hydraulique et le transport. C'est là que nos voisins méditerranéens mais aussi flamands et allemands placent une révolution industrielle fondée sur la production et le commerce de la laine, et que les pays disposant d'une façade maritime, construisent d'énormes chantiers navals d'où sortiront les bateaux du commerce colonial et triangulaire. À la fin de cette période, de nouvelles structures de production apparaissent, sous la forme de manufactures (à tabac, à laine, à tapis, à verre, etc.), destinées à satisfaire une élite puis une clientèle de plus en plus élargie. Leur architecture les distingue mal d'autres lieux, tels que les couvents ou les casernes, où se concentrent déjà des populations destinées à une même activité. Sedan et ses châteaux-usines en est un exemple éclatant. Le lieu de production textile (ville dans le cas de Sedan ou manufacture isolée, dans le cas de Villeneuve), est cependant en osmose avec la campagne qui, à 20 kms à la ronde, lui fournit les filés et une grande partie du tissage de ses fameux draps²⁸

Ce qui change, toutefois, dans le cours du XVIII^e siècle, c'est non seulement l'invention de l'usine, grande bâtisse de plusieurs étages où des machines font, en continu, les opérations qui jusqu'à présent se faisaient à domicile²⁹ mais aussi le marché, jusque-là formé par des élites fortunées qui achetaient les porcelaines, les soieries et les miroirs) ou encore par les commandes royales d'équipements militaires, en laine. Désormais, le marché s'ouvre à des catégories sociales plus larges, sans être aussi fortunées. Le coton remplace alors la soie, et la faïence, la porcelaine.

L'industrialisation proprement dite, avec une construction nouvelle, l'usine, hydraulique ou à vapeur, bouleverse ce paysage par sa localisation proche d'une source d'énergie suffisamment puissante et l'appel d'une main-d'œuvre désormais concentrée sur un lieu de travail qui n'est plus le domicile. Les conséquences négatives sur les populations ouvrières ont été abondamment rapportées et discutées³⁰

Dès le début, le paysage industriel est défini par l'irruption du fait industriel (exploitation de mine, installations de

traitement de minerai, mais aussi chapelets d'usines le long d'une voie d'eau), la taille des édifices, la concentration d'individus que cela suppose.

À une autre échelle, le bassin industriel, qui associe bassin minier, habitat ouvrier et système de communications, modifie, lui aussi, les règles de vie et de travail. L'extension des agglomérations, la création des réseaux d'une même nature ou de nature différente qui se croisent, générant à leur tour des structures nouvelles de routes, canaux et chemins de fer, l'implantation d'usines à la périphérie des villes et des villages, les carrières et les bassins miniers de toutes tailles, ont modifié de façon irréversible des équilibres antérieurs, irrémédiablement perdus³¹. Il n'y a eu, à l'époque, ni regret ni contestation audible. L'industrialisation a provoqué plutôt la stupeur et l'admiration, bien que des travaux récents aient souligné des voix discordantes: des protestations, souvent occultées, avaient bien été formulées, par ceux qui voyaient s'élever à leur côté une usine bruyante et polluante³²

Réponse à un marché aux besoins immenses, la ville d'usines est caractéristique de cette période. Lodz en serait le paradigme. Née d'un hameau, la ville, superbement mise en scène en 1974, par Andrzej Wajda dans le film *La terre de la Grande promesse*³³, Lodz alimentait l'immense marché russe dont l'industrie textile était balbutiante. Cependant, au tout début du XX^e siècle, une nouvelle forme de travail se met en place, avec le fordisme. D'abord destiné à simplifier et parcelliser les tâches à exécuter par des immigrés venus de toutes parts et sans culture ouvrière, le fordisme, à partir des États-Unis, s'impose dans tous les pays industrialisés par son efficacité et la facilité de fonctionnement qu'il donne aux structures de production de très grandes tailles. Son impact dans le paysage a été spectaculaire et violent, car il s'est imposé en peu de temps. Mis en place au début du XX^e siècle, il est adopté en France par un patronat conquis, au cours des années 1920.

Ce qui a marqué nos sociétés, à l'époque, et qui explique en partie le rejet de l'industrie dès que celle-ci commencera à décliner, c'est l'aspect totalitaire de l'industrie fordiste. Il suscite des réactions et des revendications d'une ampleur jamais vue.

Si la première révolution industrielle avait créé la misère ouvrière, la révolution fordiste avait déshumanisé l'ouvrier, comme nous l'expliquent en leur temps René Clair (*À nous la liberté*, 1931) et Charlie Chaplin, un peu plus tard. Les occupations d'usine autour de Paris, en 1936, ne peuvent se comprendre hors de ce contexte. Or, ce sont les mêmes générations qui ont vécu *Les Temps Modernes* et les grandes désindustrialisations des années 1970. Lorsque ces dernières se sont étendues sur l'Europe, les sociétés n'étaient probablement pas armées pour prendre les meilleures décisions.

Il n'en reste pas moins que le fordisme a profondément marqué le paysage, dans les années 1920-1930, à travers ses logiques de simplification, standardisation et de répétition des processus, des architectures, des formes d'habitat. Une minorité d'entreprises met ces nouvelles techniques de construction au service de la création de cités ouvrières, car la nécessité est toujours prégnante d'assurer la présence de la main-d'œuvre près du site de production. C'est le cas à Bataville, édifiée en 1927, en Lorraine, mais aussi, à Ivrea, en Italie, pour les usines Olivetti et ses cités construites dans les années 1920, inscrites au Patrimoine mondial depuis 2018. Bâtie essentiellement pendant les années 1930, Dalmine, la ville de l'acier, près de Bergame, également en Italie, appartient à ce courant. Ce sont deux exemples parmi d'autres. Les années 1930 sont riches de constructions de ce type, celui de la ville-usine associant avec plus ou moins de bonheur les principes de la cité-jardin et les ambitions productives. C'est le cas en Amérique du Nord, dans la première moitié du XX^e siècle, où les villes-usines sont appelées là-bas « company towns » ou « villes de compagnie », alors que ce sont des villes d'entreprises. Parmi elles, Arvida, ville canadienne de l'aluminium, que les habitants souhaitent voir sur la liste du patrimoine mondial. Autre composante des transformations contemporaines, d'autres réseaux, avec leurs infrastructures spécifiques, se développent (téléphone, électricité) et strient de leurs fils les paysages. Leur postérité sera assurée de Dufy à Diego Rivera.

Alors que les constructions de ce type ralentissent en Europe, l'Espagne, pendant l'époque franquiste des années 1950 adhère pleinement au concept fordiste de la société réglée par un cadre architectural et des mesures sociales.

À Llaranes, dans les Asturies, une ville-usine sort de terre à côté de l'entreprise métallurgique d'État ENSIDESA, avec ses maisons attribuées à des catégories soigneusement cloisonnées, et la création de multiples services offerts à tous. Nous retrouvons ce cas de figure dans l'URSS de l'après Deuxième Guerre mondiale, dans un tout autre contexte idéologique, où se construisent quelques 500 villes-usines, dont la fameuse Togliatti, en 1960, qui rassemble bientôt plus de 250 000 habitants. Les usines d'automobiles sont le modèle et le mètre-étalon, avec des surfaces considérables, et des concentrations de milliers d'ouvriers, jamais égalées.

Le patrimoine des années 1930 et des années qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale reste donc le plus présent dans notre environnement. C'est lui qui est en train de disparaître sous nos yeux, soit par la désindustrialisation des années 1980-1990, soit par la reconversion, deux phénomènes pratiquement concomitants, et les deux faces d'une même monnaie, dont le résultat est de gommer définitivement ce qui avait pu être. La plupart du temps il ne reste qu'un nom, pour un site qui a perdu généralement son environnement, ses machines et sa raison d'être.

Certains avaient cru trouver une solution à la crise profonde en arrasant l'objet et la cause, à savoir l'usine. C'est ce que la DATAR avait pratiqué en Lorraine. Mais le remède a été pire que le mal. D'autres ont cherché à installer sur les lieux anciens de nouvelles formes de production industrielle, mais sans les concentrations de main-d'œuvre qui les accompagnaient. Sans grand succès. Enfin, d'anciens sites industriels, vus les grands espaces libérés, ont été reconvertis pour accueillir un public important. Les universités ont ainsi pu s'installer dans les Grands Bureaux des Mines de Lens (Université d'Artois) qui dans la Fonderie de Mulhouse (Université de Haute-Alsace), qui dans les Grands Moulins de Paris (Université Paris-Diderot, actuelle Université Paris-Cité) ...

Aujourd'hui, après un demi-siècle de tentatives diverses, entre friches industrielles tenaces et espaces reconvertis tombés dans l'anonymat le panorama reste préoccupant.

L'industrie aussi se transforme, et c'est notre troisième temps. Quand elle existe, elle est rejetée hors la ville, ce qui génère un autre paysage, la « zone industrielle »,

constituée de bâtiments montés (et démontés) en quelques jours et multifonctionnels : dalle en béton, armature métallique et panneaux préfabriqués... Ce qui au passage réintroduit la différenciation traditionnelle entre architecture spécifique difficilement réutilisable (chevalet de mine, usine sidérurgique, barrage, etc.) et bâtiments modulaires aux usages multiples...

Malgré des tentatives intéressantes, en particulier émanant des milieux gravitant autour du Musée de l'Homme³⁴, le paysage industriel abandonné ou relégué n'a pas provoqué l'intérêt ni les études dont ont bénéficié les paysages ruraux traditionnels. L'échelle et la dispersion des structures industrielles a pu être un frein. Le résultat est là: les écomusées à caractère industriel sont rares en France. Une raison suffisante, sans doute, pour valoriser celui de Fourmies-Trélon, dans le nord de la France, qui a un peu perdu de sa saveur à travers des restructurations pas toujours bienvenues, mais reste une référence importante. L'écomusée du Creusot aurait pu être la référence française. Divisé en plusieurs structures, il n'a pu jouer ce rôle.

Les offices de tourisme, après avoir longtemps boudé la formule, se sont rendus à l'évidence de l'intérêt manifesté par les visiteurs pour les musées de site. Ceux-ci sont nombreux, désormais. Ils offrent une typologie des mises en valeur possibles et, d'une certaine façon, conservent aux sites industriels la place qui était la leur avant la désindustrialisation. La liste est déjà longue, et c'est tant mieux.

Une des premières initiatives avait été de transformer des secteurs entiers en « parcs » d'un nouveau genre, où étaient déplacées des installations industrielles pour mieux les contempler. Les Britanniques ont donné le coup d'envoi avec un lieu emblématique, Ironbridge, autour du fameux pont de fonte de 1777, sur la Severn. Les « parcs » sont nombreux, surtout dans les espaces anglo-saxons ou encore en Asie. Mais victimes de leur succès, ils sont guettés par une dérive: les « creative parks », sorte de disneylandisation des lieux, où le patrimoine se perd.

Le danger est peut-être ailleurs. Récemment, on observe une tendance partout en Europe, qui est de la part des collectivités territoriales, la reconquête des friches industrielles, à des fins multiples. Cette tendance est représentée en France par l'Agence pour la transition écologique.

Le mouvement ne date pas d'aujourd'hui, mais, après que la plupart des sites prestigieux aient été, avec plus ou moins de bonheur, reconvertis, cette approche du patrimoine est désormais « décomplexée ». En mettant en avant les besoins d'une agglomération et la nécessité de « nettoyer » un espace inutilisé, les collectivités territoriales ne mettent pas toujours au premier plan, tant s'en faut, l'identification et de la protection du patrimoine. Par contre, poussent comme des champignons, en englobant parfois un site ancien de patrimoine industriel, des constructions de poutrelles métalliques et de verre, nouvel art international désormais visible sous toutes les latitudes. Le patrimoine industriel est alors rendu invisible

Construits, déconstruits, aménagés, transformés, les paysages industriels sont une histoire ancienne. Ils ont été les lieux de tous les enjeux: économiques, techniques, sociaux, tout particulièrement pour les trois derniers siècles. Interrogés pour leur valeur historique, on les analyse aussi pour leur impact sur l'environnement. Ils sont le fondement d'une identité revendiquée, comme en témoignent les demandes d'inscription sur la liste du patrimoine mondial. D'où la question de leur authenticité, et dans le cas de leur inscription, de leur conservation. Détruire et reconstruire pour effacer, comme le fit la DATAR en Lorraine ? Détruire mais sélectionner quelques vestiges significatifs pour se dédouaner du reste, ce que fait Barcelone aujourd'hui? Conserver et muséifier pour valoriser un ensemble significatif, comme ce fut le cas à Lowell, au détriment de toutes les autres villes textiles de la Nouvelle Angleterre ? La responsabilité des sociétés est grande face aux décisions irréversibles qui sont prises. Les exposés qui suivent sont autant de pistes, de propositions ou de mises en garde. Elles témoignent toutes d'expériences citoyennes à méditer.

Gracia Dorel-Ferré, Présidente de l'APIC (Association pour le patrimoine de Champagne-Ardenne)

¹ Pour une approche bibliographique, le lecteur consultera le site de l'APIC: www.patrimoineindustriel-apic.org, qui présente de nombreux ouvrages numérisés, assortis de bibliographies thématiques. Pour une vue d'ensemble, voir l'introduction à *l'Atlas du patrimoine industriel de Champagne-Ardenne*, Reims, SCEREN, 2005 et celle du *Patrimoine industriel dans tous ses états*, Chambéry, Presses de l'université Savoie Mont Blanc, 2018, tous deux en ligne.

² Ils peuvent être spectaculaires comme le sont les vestiges de l'usine de Salins, affectée à la production du sel suivant les techniques d'organisation les plus « modernes ». Véritable ville-usine, elle est la ressource principale de la richesse des princes de Bourgogne, notamment entre le XV^e et le XVII^e siècles. Le tableau qui la représente en 1628 est une des plus complètes représentations connues de paysage industriel. Voir Paul Delsalle (*La Fortune de Salins, XV^e-XVII^e siècles*, Vy-lès-Filain, Éditions Franche Bourgogne et Grande Saline-Patrimoine mondial UNESCO, 2020).

³ *La Mine, mode d'emploi. La Rouge Myne de Saint Nicolas de La Croix*, illustrée par Heinrich Groff, Paris, Gallimard, 1992.

⁴ La revue *La Scuolaofficina*, du musée du patrimoine industriel de Bologne, reste une référence en la matière. Voir : <http://www.museibologna.it/patrimoniindustriale/introduzione/51896>

⁵ En particulier les reconstitutions exceptionnelles menées à bien pour le 350^e anniversaire de la manufacture de Saint-Gobain : www.saint-gobain350.com

⁶ Au travers d'opérations telles que le polder Beemster, qu'un groupe de citoyens d'Amsterdam se partage.

⁷ Défrichement des marges de la forêt de Saint-Gobain au XII^e siècle ou encore assèchement de l'étang d'Ouveillan (Narbonne) au XIV^e siècle. Voir: Jean-Loup Abbé, *À la Conquête des étangs, l'aménagement de l'espace en Languedoc méditerranéen (XII-XV^e siècles)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2006.

⁸ Un exemple exceptionnel dans: https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/c/c0/Atlas_Van_der_Hagen-KW1049B13_095-PRAEFECTURAE_PARANAMBUCAE_PARS_BOREALIS%2C_una_cum_PRAEFECTURA_de_ITAMARACA.jpeg

⁹ Dans cet esprit, le prince de Croÿ fait représenter l'intégralité de son domaine dans un ensemble unique de plans et cartes, composant les célèbres albums de Croÿ (censées, besognées, cadastres), enrichis de magnifiques gouaches représentant les localités dont il est le seigneur. Voir: *Villes et villages de la Belgique espagnole (1596-1612)*, Actes du colloque organisé à Chimay et à Fourmies les 7 et 8 mai 1992, Albums de Croÿ, 26, Bruxelles, Crédit Communal, 1996.

¹⁰ François Crouzet, « Naissance du paysage industriel », *Histoire, économie et société*, n° 3, 1997, p. 419-438 ; Isabelle Lescent-Giles, « La naissance du paysage industriel en Grande-Bretagne : l'exemple des West Midlands », *Histoire, économie et société*, n° 3, 1997, p. 439-452.

¹¹ *Coalbrookdale de nuit*, par Philippe-Jacques de Louthembourg, 1801. Ce tableau montre les hauts fourneaux de Madeley Wood (ou Bedlam), qui appartenait à la Coalbrookdale Company de 1776 à 1796.

¹² Peintre méconnu, malgré l'appui inconditionnel que lui a porté, de son vivant, Alexandre Dumas père, son œuvre a été peu divulguée. On en a retenu surtout son aspect documentaire, ce qui est très réducteur. Une étude complète dans : Marie-Laure Griffaton, *François Bonhommé, peintre, témoin de la vie industrielle au XIX^e siècle*, Musée de l'Histoire du fer, Metz, Éditions Serpenoise, 1996.

¹³ Ainsi, de magnifiques descriptions de paysages industriels signées de Jules Verne, dont celui de la mine dans *Les Indes Noires* (1877).

¹⁴ Gracia Dorel-Ferré, « La photo d'entreprise ou l'usine magnifiée: le cas de la Colonia Sedo d'Esparreguera », *Le patrimoine des archives, La gazette des archives*, n° 180-181, 1998, p. 78-85.

¹⁵ Le club Alpin a précédé la création du Touring Club de France de quelques années (1874). Son rôle a largement dépassé sa mission première. A Annecy, les gens du Club Alpin et du Syndicat du tourisme se retrouvent dans le Tramway Annecy-Thônes et la Compagnie des bateaux du lac. Ils étaient dans le Vélo Club, transformé ensuite en Automobile Club, ici comme ailleurs (récemment observé à Nice). A ce sujet, dans ces organismes, on trouvait les industriels locaux: mais les membres des conseils d'administration, pas les directeurs (Note de Denis Varaschin)

¹⁶ Pour en comprendre tous les aspects, voir les cent premières pages du remarquable *Les Patrimoines de France, 126 villes et pays d'art et d'histoire, villes à secteurs sauvegardés et protégés*, Paris, Gallimard, 2009.

¹⁷ Jean Dethier, *Le Temps des gares*, Paris, Centre national d'art et de culture Georges Pompidou, Centre de création industrielle, 1978.

¹⁸ Françoise Bosman (dir), *Usine à mémoire, Les archives nationales du monde du travail*, Paris, Le cherche midi, 2008.

¹⁹ *Mille monuments du XX^e siècle en France*, Indicateurs du Patrimoine, Paris, Éditions du Patrimoine, 1997; Bertrand Lemoine (dir.), *Cent monuments du XX^e siècle, Patrimoine et architecture de la France*, Paris, Éditions France-Loisirs, 2000. Ce label permet d'attirer l'attention sur des sites majeurs mais il n'engage pas financièrement l'État.

²⁰ *Le Paysage de l'industrie*, Bruxelles, Éditions d'Architectures Modernes, 1975. En ligne et libre de droits sur le site de l'APIC: www.patrimoineindustriel-apic.org

²¹ La revue internationale *Cîteaux* a publié un volume sur *Les Cisterciens et l'eau. Hommage à Paul Benoit, Cîteaux*, t. 71, 2020.

²² Voir les travaux de Denis Varaschin, en particulier *Mémoires de l'électricité*, Paris, Fondation MSH/Fondation EDF (DVD).

²³ Il s'agit, entre autres, de Blaenavon, l'ensemble minier du Pays de Galles et New Lanark, la colonie industrielle textile écossaise (2000), de Saltaire, village ouvrier modèle, la Derwent Valley Mills, où est née l'industrie textile anglaise et la Mine Zollverein, en Allemagne rhénane, en 2001, des villages ouvriers du salpêtre d'Humberstone et Santa Laura, au Chili, en 2005, du site minier du cuivre, Sewell, au Chili également (2006), des mines d'argent de Iwami Guzen, au Japon (2007), Almadén, les plus grandes mines de mercure du monde, en Espagne (2012) ainsi qu'à la même date le bassin minier du Nord – Pas-de-Calais et les grands sites miniers et métallurgiques wallons.

²⁴ *Claude-Nicolas Ledoux, L'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*, 1804, reproduction en fac-similé : Unterschneidheim, Uhl Verlag, 1990.

²⁵ *Le Paysage de l'industrie. Région du Nord-Wallonie-Ruhr*, Bruxelles, Éditions des Archives d'Architecture Moderne, 1975.

²⁶ Voir les travaux de Gérard Chouquer sur les vestiges des parcelles romaines.

²⁷ Catherine Verna, *L'Industrie au village. Essai de microhistoire (Arles-sur-Tech, XIV^e et XV^e siècles)*, Paris, Les Belles Lettres (« Histoire », 140), 2017; Gregorio Rubino, *Le fabbriche del Sur*, Napoli, Giannini Editore, 2004; Gregorio Rubino, « Archéologie de l'industrie ou archéologie du travail », dans *Le Patrimoine industriel au XXI^e siècle, nouveaux défis, Actes du congrès TICCIH Lille-Région*, 2015, Paris, CILAC, Hors-série, 2018.

²⁸ Sur ces deux exemples, voir Gérard Gayot, *Les Draps de Sedan, 1646-1870*, Paris, Éditions de l'EHESS et Terres ardennaises, 1998 et Suzanne Diffre, *Villeneuveville, 1674-1954*, Gignac, Bibliothèque 42, 1997.

²⁹ C'est bien cela, la révolution en marche dans les usines de la vallée de la Derwent (Patrimoine de l'UNESCO, 2001), et dont Serge Chassagne étudie les caractères en France dans *Le Coton et ses patrons, 1760-1840*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1991.

³⁰ C'est un des aspects bien documenté grâce aux enquêtes médicales et à la littérature contemporaine. Le texte le plus prenant, parce qu'il est écrit par un homme jeune qui ne peut contenir son indignation est de l'industriel Friedrich Engels, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, en 1845.

³¹ Sauf à être conservés de façon exceptionnelle, comme dans les albums de Croÿ. Op. cité.

³² Estelle Baret-Bourgoin, *La Ville industrielle et ses poisons: les mutations des sensibilités aux nuisances et pollutions industrielles à Grenoble, 1810-1914*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2005 ; Thomas Le Roux, *Les Paris de l'industrie, 1750-1920*, Grâne, Créaphis Éditions, 2013.

³³ Le film, de 1975, s'inspire de l'ouvrage de Wladyslaw Reymont, publié en 1899, qui porte ce même titre.

³⁴ Catalogue de l'exposition *Hier pour demain, arts, traditions et patrimoine*, Paris, Grand Palais, 1980. Il ne rend pas compte de la dimension industrielle de l'exposition, passionnante, mais permet d'utiles réflexions, par rapport à une époque où l'étude du patrimoine industriel était à ses débuts en France. Voir, à la même date, Maurice Dumas, *L'Archéologie industrielle en France*, Paris, Laffont, 1980.